

Camille ROELENS

Cinéma, philosophie de l'autorité, neurosciences : *Paradis pour tous*

Abstract: The purpose of this text is to propose an analysis of the movie *Paradis pour tous*, directed by A. Jessua in 1982, from a philosophical point of view, through a hermeneutic approach, in the frame of a research work in philosophy of education related to the notions of authority and kindness. In this article, we develop the hypothesis according to which the vision of benevolent authority and autonomy proposed in this movie is the opposite of what could legitimately be a contemporary form of authority, supporting the fact of becoming an individual in a hyper modern world. First, we focus on the malaise of the contemporary individual, starting point of the movie's scenario through the suicide attempt of the main character Alain Durieux (part 1). Then, by studying the character of the Doctor Valois, therapist of Alain Durieux, we propose a model of benevolent domination, releasing the Man from its anxiety at the cost of their renouncement to autonomy and subjectivity (part 3). Finally and conversely, a few characteristics of what could be a contemporary and benevolent authority, respectful of equality and liberty of individuals and helpful for becoming fully autonomous persons, are evidenced (part 3). We do not aim for completeness, and we do not pretend to propose an esthetical nor a historical study of the considered movie. We rather try to understand how, through a cultural intercessor as important as the cinema, some representations of concepts related to philosophy of education can be built, which philosophers must not ignore.

Keywords: authority, kindness, neuroscience, cinema, depiction, culture, autonomie, hyper-modernity.

Camille ROELENS

Université Jean Monnet Saint Etienne,
laboratoire ECP, France
camille.roelens@univ-st-etienne.fr

EKPHRASIS, 2/2018

CINEMA, COGNITION AND ART
pp. 195-212

Paradis pour tous, A. Jessua, 1982.

D'un côté, Alain Durieux, trentenaire dépressif, incapable, au désespoir de son épouse, de « guérir sa vie ». De l'autre, Pierre Valois, médecin ayant mis au point la technique révolutionnaire du « flashage », consistant à intervenir sur le cerveau des patients pour les rendre insensibles à l'anxiété et au stress. Leur rencontre et la prise en charge du premier par le second aboutissent à la naissance d'un « nouvel Alain », « explorateur moderne du bonheur

DOI:10.24193/ekphrasis.20.12
Published First Online: 2018/11/20

électronique », qui accumule bientôt les succès professionnels et personnels, et déprime peu à peu tous ceux qui gravitent autour de lui. Le docteur Valois est dépassé par son propre succès. Peu à peu, le « flashage » devient l'enjeu suprême des hommes en quête de bonheur et de félicité. Un nouveau monde est en marche ...

Parmi les méthodes philosophiques qu'O. Reboul pointe comme ayant place dans la constitution d'une méthodologie propre à chaque philosophe de l'éducation, il cite l'approche *a contrario*, qui consiste à définir ce qu'un concept n'est pas pour pouvoir dire plus tard ce qu'il est, « fonder les valeurs en partant de ce que, de l'avis général, on ne peut pas vouloir » (2001, p. 11).

Mon thème de recherche étant fait de l'articulation pouvant paraître paradoxale des deux termes que sont l'autorité et la bienveillance, j'ai souvent eu à y être confronté.

Philosopher, dans le cas précis sur l'éducation, c'est accepter de se confronter au réel avec une part de subjectivité qu'il faut admettre, et qui donne une double responsabilité, que résume P. Foray :

« emprunter les garde-fous des outils culturels disponibles » (2016a, p. 69), et accepter « la responsabilité qui consiste à parler à la première personne » (ibid.).

L'expérience de spectateur, comme celle de lecteur ou d'auteur, est-elle aussi subjective. Elle consiste à se confronter à une œuvre de fiction sans pouvoir se départir ni de son individualité propre ni de son inscription dans une culture. P. Foray souligne également cette double dépendance à la culture comme milieu d'expérience et moyen d'expression pour le philosophe de l'éducation (2016a, p. 68).

Je défends dans le cadre de mes travaux de recherche et l'établissement de ma méthodologie l'idée que les intercesseurs culturels que sont la bande dessinée, la chanson et le cinéma ont pleinement leur place comme objet de la philosophie de l'éducation. Dans *La condition historique* (2003), M. Gauchet écrit :

« le travail proprement intellectuel (...) consiste (...) à mettre sur la table ce que véhicule l'expertise ou ce qu'elle induit. Je ne pense pas uniquement à une clarification conceptuelle en bonne et due forme. L'entreprise (...) passe aussi bien par la littérature ou le cinéma que par les sciences humaines ou la philosophie. (...) En relève tout ce qui élargit l'accès de la collectivité à la vérité de son fonctionnement. Un film ou un roman peuvent y contribuer (...) efficacement » (2003, pp. 449-450).

Ce travail soutient que le film *Paradis pour tous* peut être un intercesseur culturel privilégié pour construire un modèle *a contrario* à l'autorité bienveillante, définir ce qu'elle ne peut pas et ne doit pas être.

En définitive, c'est ici la visée herméneutique qui lie les approches subjectives que sont celles du philosophe et du spectateur : qu'est-ce que ce film veut dire, qu'est-ce qu'il dit, pourquoi le dit-il ? Cette recherche est celle du sens.

Travailler sur l'autorité, pour en écrire l'histoire, comme le fait G. Mendel (2003) ou chercher à définir sa forme contemporaine, comme le font M. Gauchet (2008), G. Guillot (2006) ou B. Robbes (2010), c'est d'abord se confronter à un paysage bibliographique marqué par le conflit.

Conflit entre l'autorité des Anciens et celle des modernes, ainsi que le souligne M. Revault d'Allones (2006), la première tournée vers le passé, la tradition et la conservation/reproduction du même, la seconde tournée vers l'avenir et la capacité d'un chef à guider vers une fin ultime. Conflit contemporain entre les tenants de la « restauration de l'autorité » et ceux qui en font le procès, la critiquent, proclament sa fin ou son illégitimité structurelle dans un contexte démocratique. M. Gauchet a donné de ces approches un panorama éclairant en ce qui concerne l'éducation, qu'il conclut par ces mots : « L'autoritarisme nous a caché l'autorité » (2008, p. 140). P. Foray pour sa part affirme ceci « la critique de l'autorité est la critique de l'agir autoritaire ou elle n'est rien » (2016b, p. 102). Il faut donc définir et distinguer autorité et domination autoritaire.

Je définis ici l'autoritarisme comme ce qui vise à produire l'« objet désiré » (Guillot, 2006, p. 17) au prix de sa soumission et de son renoncement à l'autonomie. Je définis l'autorité comme ce qui accompagne un sujet vers une « vie bonne » autonome, une « capacité qu'a une personne de se diriger elle-même dans le monde » (Foray, 2016b, p. 19). Cela implique un monde au sens arendtien, qui est de culture et non de nature (ibid.). Cela implique aussi de respecter la liberté de l'autre, comme le rappelle B. Robbes, citant F. Best : « la personne qui «a de l'autorité» ou plutôt qui fait preuve (...) d'autorité est le sujet humain conscient de son autonomie, de sa liberté, qui veut que les autres soient reconnus dans leur liberté propre et dans leur personne » (2010, p. 78). L'autorité contemporaine bienveillante est envisagée dans mes travaux comme ce qui réalise cet accompagnement dans la sollicitude empathique, le souci du bien-être de l'autre et la responsabilité face à sa vulnérabilité éventuelle.

Quelles affinités électives entre des recherches sur l'autorité contemporaine bienveillante et le film *Paradis pour tous* ? Il me semble devoir en préciser trois, qui ont présidé au choix de me confronter à cet objet culturel.

Tout d'abord, ce film, à l'image d'une bonne partie de l'œuvre d'A. Jessua, relève du « fantastique social » et s'inscrit dans une réflexion sur le mal-être de l'individu contemporain et les dérives individuelles et sociétales que cet état peut engendrer. Ce point sera particulièrement développé dans une première partie, dans l'étude du personnage d'Alain Durieux, joué par P. Dewaere, et qui semble une illustration paradigmatique de la « fatigue d'être soi » telle que la définit A. Ehrenberg (1998), de la précarité d'une vie dans ce que Z. Bauman (2013) appelle un monde liquide.

Ensuite, la technique du flashage et l'idée d'une solution « médicale » au mal-être et à l'angoisse interrogent les neurosciences et leur éthique. Si ce que ce film met en scène relève assurément du fantastique et ne supporterait sans doute pas le prisme de la critique des neurologues, repenser l'éducation à la lumière des découvertes récentes dans le domaine des neurosciences est un projet éminemment actuel (Naccache, 2014). Par son caractère synthétique et dense, ainsi que par l'implication de son auteure dans les dispositifs de formations des enseignants et éducateurs, l'ouvrage de C. Gueguen nous sera une source précieuse dans ce domaine.

Enfin la figure du médecin, comme le rappelle A. Renaut (2004), est de toutes celles ayant incarné l'autorité peut-être la plus absolue. A sa fonction, le docteur Valois, joué par J. Dutronc, ajoute un grand charisme personnel, ce qui redouble son autorité institutionnelle d'une autorité « charismatique » dont M. Weber le premier a souligné l'importance, réflexion que par ailleurs A. Renaut reprend en introduction de l'ouvrage précité. Plus précisément, M. Weber parle de domination charismatique. Dans le contexte contemporain de réflexion, les deux semblent devoir être radicalement opposés, sous peine de retomber dans ce que M. Gauchet et P. Foray pointaient ci-avant, la confusion de l'autorité et de l'autoritarisme, de l'obéissance et de la soumission, de l'accompagnement vers l'autonomie et de l'agir autoritaire. La domination « bienveillante » du docteur Valois sera ce qui sera développé dans notre deuxième partie. Cette structuration de l'exposé autour de ses personnages principaux, ce qui n'empêchera pas de faire référence à d'autres, secondaires, se veut dans la continuité de la conception ricoeurienne du récit indissociable de la présence d'agents, de personnages dont le destin fait réfléchir sur l'Histoire de l'Homme en racontant l'histoire d'un homme (Ricoeur, 1995).

Enfin, pour conclure ce travail, une modélisation de l'autorité contemporaine bienveillante sera proposée, *a contrario* donc de ce que met en scène ce film, la soumission du sujet jusqu'à son objectivation ou son animalisation. Celle-ci sera, volontairement, plus brève.

1. Le mal-être de l'individu contemporain

1.1. Fatigue d'être soi dans un monde liquide

Lors de leur première entrevue, qu'on découvre en vidéo au début du film, le docteur Valois définit idéalement le profil d'A. Durieux : « apparemment vous avez tout pour être heureux », puis commentant son choix d'en faire son premier flashé : « tu représentais le modèle parfait du dépressif urbain, tout était moyen chez toi : ta vie, tes rêves, tes désirs ». De telles considérations semblent imposer un détour par les œuvres de références de A. Ehrenberg (1998) quant à la dépression et au mal-être dans les sociétés démocratiques contemporaines.

La dépression et le stress brisent la personne et amputent les capacités cognitives (Gueguen, 2014). L'existence sans protection contre ces maux n'est pas libre mais

au contraire entravée dans son élan par la « fatigue d'être soi ». Pour A. Ehrenberg, dans des sociétés libérales et individualistes, la dépression est : « une maladie de la responsabilité dans laquelle domine le sentiment d'insuffisance. Le déprimé n'est pas à la hauteur, il est fatigué d'avoir à devenir lui-même. » (1998, pp. 10-11)

La question devient celle de la résistance de l'individu lui-même face au poids qui pèse sur lui dans l'accomplissement de lui-même dans un contexte d'individualisation en droit (Gauchet, 2017). Alain Durieux semble avoir atteint au début du film son point de rupture dans le parcours de vie individuel. Rien ne lui est formellement interdit, mais rien ne lui paraît plus possible. Symboliquement, il tente de mettre fin à ses jours en sautant de l'immeuble de la mutuelle qui l'emploie, se « ratant » car son pied reste pris dans le « V » du mot « Vie » en néons, que la façade porte. Durieux semble victime de :

« la confrontation entre la notion de possibilité illimitée et celle d'immaîtrisable. L'ascension de la dépression a mis en relief les tensions produites par cette confrontation à mesure que le continent du permis a reculé au profit de celui du possible » (Ehrenberg, 1998, p. 290).

Z. Bauman (2013) a qualifié ce type d'existence de « vie moderne liquide ». La dimension de malaise et de mal-être d'une telle vie est cependant omniprésente, ce qui justifie ici d'y faire référence pour comprendre la construction du personnage d'Alain Durieux et par extension des autres flashés.

L'auteur désigne par ce terme de liquéfaction une maladie « iatrogène » de l'individu émancipé et de la société dans laquelle il vit. La conquête des libertés aurait pour corolaire la perte des « points d'appui » permettant de cheminer sereinement son existence. La vie liquide, pourtant émancipée des autoritarismes passés et formels « est précaire, vécue dans des conditions d'incertitude constante. Les soucis les plus vifs et persistants qui hantent cette vie sont des peurs (...) La vie liquide est une succession de nouveaux départs » (p. 8).

L'existence des employés de la mutuelle « Vie » en témoigne. Pris entre la peur constante d'être licenciés si leurs chiffres n'augmentent pas et le mécontentement des clients, les problèmes personnels apparemment insolubles et les traites de crédits qui les « dévorent comme un cancer », la « vie bonne » leur paraît inaccessible. Le risque est de retomber dans une forme d'hétéronomie. L'enjeu n'est plus de résister à un tyran mais à ses propres angoisses.

Se « liquéfier » serait donc retomber en hétéronomie, contenue seulement par la résistance des parois du monde démocratique contemporain. L'enjeu serait alors de « retrouver une contenance ». Selon Z. Bauman (2013, p. 12), cela consiste à « tout changer » quand la fatigue devient trop grande. Pour Alain Durieux, cela se traduit par le fait d'accepter d'être le cobaye du « bienveillant » et rassurant docteur Valois, pour devenir un « nouvel Alain », comme le lui dit sa belle-mère à son retour, opérer donc un changement radical. Il souhaite la « sécurité psychique » par le flashage,

consolation définitive de ses maux. Chez Z. Bauman, le mode privilégié de la consolation est la consommation.

Il est évident que le consumérisme, avec notamment la passion des flashés pour la pub, « monde doux et lisse » qui devient peu à peu leur seule référence culturelle, est la cible la plus claire du film *Paradis pour tous*. Le choix de ne pas en faire l'objet premier d'analyse (sans qu'il soit absent) ici procède d'une triple conviction. Premièrement, qu'il serait difficile de dire quelque chose que Z. Bauman ne dit pas de la place de la consommation comme consolation dans une vie liquide. Deuxièmement, que l'approche herméneutique est plus utile pour saisir le palimpseste que le message explicite et premier. Enfin, je souscris dans le cadre de mes travaux à la position de M. Gauchet (2003, 2017) pour qui l'économisme brouille la compréhension en profondeur de la structuration autonome du monde contemporain.

1.2. Autoritarismes informels

Dans son étude sur l'autorité, G. Mendel consacre un chapitre à ce qu'il appelle « le néo-management contemporain ou l'autorité d'aujourd'hui mise à nu » (2003, pp. 218-232), qu'il ouvre par cet extrait d'H. Vaquin : « en quoi consiste l'autorité aujourd'hui dans l'entreprise ? On atteint le fin du fin : l'auto-autorité au service de la compétitivité de soi. Les ulcères à l'estomac prennent le pas sur les grèves » (p. 218). Ce discours entre en résonance avec ceux de A. Ehrenberg et Z. Bauman sur l'exigence de compétitivité à laquelle est soumis l'homme contemporain, et les pathologies qui en découlent.

G. Mendel fait de ce néo-management une forme de « barbarie douce » (pp. 221-223), d'autoritarisme mêlé de surveillance et d'intériorisation de la contrainte, de peur et de séduction, d'abandon aux responsabilités de sa tâche et d'omniprésence dans la comptabilisation et le jugement des résultats. Nul doute que le sombre modèle décrit par G. Mendel est celui qui se déploie dans la « Mutuelle Vie » où Alain Durieux et Marc Lebel rivalisent eux-mêmes de manipulations pour grimper dans la hiérarchie de l'entreprise, le premier prenant irrémédiablement le pas sur le second depuis son flashage, donnant même son nom à une méthode de vente, « l'effet Durieux, le pouvoir du calme et du silence souriants ». La devise de ce même homme pour la direction de son entreprise est « qui aime bien espionne bien ».

L'autoritarisme managérial (ou économique) n'est pas le seul présent dans le film. La dimension de manipulation des personnes est omniprésente, connaître les faiblesses de ses futurs clients (« c'est facile, ils sont tous plus ou moins angoissés ») pour les avoir vécues ne suscite pas l'empathie mais au contraire un moyen de « faire autorité » auprès d'eux, et de les dominer par une relative compréhension de leur mode de fonctionnement. Lors de leurs premières rencontres Alain Durieux dit d'ailleurs au docteur Valois « on m'avait toujours dit que les psychiatres ressemblaient aux flics, vous c'est encore mieux vous le faites aux sentiments ». La bienveillance comme manipulation douce-reuse.

Comme le souligne G. Guillot (2006, p. 184), un autre autoritarisme qui menace l'homme contemporain est celui de la marchandisation de son existence, son existence réduite à la consommation, ce que pointe aussi évidemment Z. Bauman. L'individu roi devient ainsi l'individu proie, sous-entendu du marketing et de la publicité. Cette marchandisation des êtres est présente dans les paroles d'Alain Durieux au docteur Valois récemment flashé, tous deux en route pour flasher Jeanne : « une fois remise au point, vous verrez, ma femme c'est le haut de gamme »; « tu pourras l'essayer ».

Parmi les autoritarismes informels auxquels le personnage d'Alain Durieux est particulièrement soumis, il faut citer le chantage affectif, personnifié par la présence et l'attitude au domicile conjugal de sa belle-mère, jouée par Stéphane Audran, femme mère qui refuse de vieillir comme de voir grandir sa fille et qui entend régenter l'existence du couple, faisant de toute opposition le prétexte à une scène déchirante et sans cesse renouvelée de larmes, de cris, et de paroles culpabilisatrices adressées à sa fille.

1.3. Autorité, vulnérabilité, soin

Lorsque le docteur Valois explique succinctement à son premier patient humain la technique du flashage, il précise qu'il « focalise un rayonnement de micro-ondes » sur une région très précise de l'hypothalamus, zone qui « régule des sécrétions hormonales, (...) essentiel[le]s dans la réaction face au stress (...) Il tient une place essentielle dans les changements d'émotion et d'humeur » (Gueguen, 2014, p. 147).

Dans son ouvrage, le docteur Gueguen formule le projet de faire connaître, de façon à la fois rigoureuse et accessible, les découvertes récentes sur le cerveau à l'ensemble des acteurs éducatifs pour permettre de repenser l'éducation et les comportements en connaissance de cause. Le cheminement logique est inverse dans le film. Mis en présence d'individus manifestement vulnérables, ayant besoin de soin, le docteur Valois cherche à modifier la structure du cerveau pour modifier par là-même le comportement de ses patients et leur mode d'être ensemble social.

Ce point semble mériter une réflexion particulière. La lecture d'un ouvrage comme celui de C. Gueguen a de quoi convaincre que l'apaisement des angoisses, stress et mal-être est un préalable indispensable au déploiement d'un processus d'apprentissage, d'éducation. Ce but n'est pas méprisable, et c'est apaisé et serein que les capacités cognitives, créatives, mémorielles sont les plus importantes chez l'individu et que la relation éducative peut jouer pleinement son rôle de transmission du monde (Foray, 2001) et d'accompagnement vers l'autonomie (Foray, 2016b). C. Gueguen pointe ainsi le rôle de différentes molécules : « L'ocytocine diminue les réactions de peur et permet de se sentir en confiance avec autrui » (2014, p. 220); « un faible niveau de sérotonine est souvent associé à un comportement impulsif » (p. 248); elle souligne également le rôle clé des endorphines dans le déploiement de relations humaines empathiques (pp. 246-247). Elle conclut son chapitre consacré au

bien-être vu par le prisme des neurosciences par l'exposé suivant :

« Ces avancées dans les connaissances du fonctionnement de notre corps et de notre cerveau nous incitent à mieux comprendre et à accepter notre condition humaine, nos capacités et nos limites, nos besoins, nos sentiments, nos réactions, nos comportements. Nous sommes pétris de réalités chamelles, biologiques, de sentiments et de pensées absolument indissociables » (pp. 251-252).

L. Naccache souligne dans le même esprit que « la philosophie et les sciences humaines trouveraient un intérêt à s'acquiescer avec les neurosciences » (2014, p. 20), en complémentarité et non en concurrence.

On mesure ici pourquoi le modèle que présente le film d'Alain Jessua est *a contrario* du nôtre propre, qui sera esquissé en partie 3. Mis en présence d'êtres vulnérables, la technique du flashage et son inventeur les persuadent en quelque sorte de leur invulnérabilité et de leur supériorité au lieu de les accompagner vers l'acceptation de leur vulnérabilité et de l'imperfection de la condition humaine. Il y a donc apaisement, mais par la domination. Reconnaissant qu'il ne peut pas « guérir sa vie » comme Durieux lui demande, il le débarrasse de sa subjectivité. Quand il se flashe lui-même, il décrit cela comme « un suicide, mais en plus lâche », manière pour les êtres de « renoncer à eux-mêmes ».

2. La domination bienveillante, docteur Valois

2.1. L'inéluctabilité

Une des critiques les plus habituellement adressées à la bienveillance est qu'elle constituerait une forme de sensiblerie inopérante, niant la réalité des problèmes, ou une forme de pauvre charité à laquelle on se voue quand on a renoncé à trouver quelques modes possibles d'amélioration des situations concrètes. La bienveillance comme faiblesse coupable en quelque sorte, gentillesse naïve, sans effets au mieux, avec effets pervers au pire. Cela se retrouve chez A. Naouri par exemple, ou de façon plus nuancée chez Y. Bruchon à propos du rapport entre handicap et citoyenneté (2013). Le fait est que, dans le film *Paradis pour tous*, la gentillesse des personnages est non seulement rare, pour ainsi dire réservée à Jeanne envers son mari et parfois sa mère, mais surtout elle ne produit jamais aucun effet bénéfique, et souvent aucun effet du tout. Elle est spectatrice du mécanisme à l'œuvre. Et bien souvent, elle explose en « crise de nerfs » face à sa propre inefficacité.

Une autre caractéristique du film est de mettre particulièrement en relief le comportement des flashés par leurs confrontations avec des personnages victimes de leurs affects, dont les expressions quasi pathologiques leur rendent à proprement parlé la vie « invivable ». La scène où tous les clients d'un café assaillent le docteur Valois de leur mal de vivre jusqu'à l'empoignade est éloquente, comme le sont les constantes disputes entre Jeanne et sa mère. En réalité, glisser sous la domination

« bienveillante » du docteur Valois n'est pas une perte d'autonomie mais un changement d'hétéronomie, ce qui explique sans doute que ce glissement soit présenté comme si « facile ».

Il y a donc dans cet univers des personnages qui se sentent mal, et d'autres qui leur veulent du bien, mais ne parviennent à rien de concluant. Cela ouvre la porte à un projet, porté par le docteur Valois qui ne consiste plus à vouloir « du bien » mais à vouloir « le Bien », de manière absolue.

Le caractère inéluctable du processus transpire de l'ensemble de la mise en scène du film. De façon générale, on pourrait dire que ce film ne surprend pas, pas par faiblesse de son scénario mais au contraire comme manière de donner encore plus de résonance au message, de donner au spectateur un « coup d'avance » dans la perception de l'engrenage qui se met en place. A. Durieux, dans la première scène, s'adresse explicitement au spectateur, lui disant : « pour supporter votre vie, vous n'aurez pas le choix », sous-entendu de devenir comme lui. Chaque problème causé par les conséquences du comportement des flashés ne trouve qu'une seule réponse, qu'il s'agisse de singes (« si cela empire, on le flashera », « je ne me suis pas inquiété puisqu'on pouvait les flasher ») ou d'hommes. Ces derniers n'auront en définitive que deux échappatoires, la mort dans le refus ou l'ignorance du flashage (qu'incarne Marc Lebel, qui se suicide, ou la mère de Jeanne, victime en définitive de sa propre angoisse de vieillir comme de sa vanité qui tous deux la poussent à vouloir soutenir un effort physique jusqu'à ce que son cœur lâche) ou alors être flashés à leur tour, le cas le plus marquant étant celui de Jeanne qui refuse d'abord puis accepte après avoir involontairement blessé son mari, puis des files entières de candidats au flashage qui s'étendent devant la clinique d'un docteur Valois célèbre et décoré lorsque la Sécurité Sociale décide de rembourser le flashage face à la multiplication des pathologies dépressives et autres hypocondries.

Jamais un retour en arrière n'est sérieusement envisagé. Il est tu mais suggéré dans la demande que Jeanne, non encore flashée, se retient de faire au docteur Valois lors d'une de leurs entrevues. Elle est oralisée sur le mode du paradoxe absurde à deux reprises. Par Armand, l'un des flashés, qui prête au docteur Valois la volonté de « vouloir nous reboucler parce qu'on est trop bien guéris », et par le docteur lui-même, dans la période d'abattement qui précède son propre flashage : « Voyez-vous Alain, je crois que la seule chose à faire serait de vous descendre tous, mais voilà je suis médecin et où irions-nous si je devais supprimer tous les malade que je loupe... », avant d'être contraint de quitter le lieu où il se trouve, débordé par son propre succès et la foule des patients potentiels. Pour parachever cette transformation anthropologique, le flashage est présenté en fin de film comme génétiquement transmissible. Ainsi disparaît le sujet sous sa forme actuelle.

2.2. La désubjection

Ici, la « solution » choisie par les personnages semble être de détruire ce qu'il y a de sujet humain dans l'homme biologique. Les références explicites à l'objectivation et l'animalisation émaillent l'ensemble du film.

A. Durieux compare le fonctionnement de son sexe à celui de son fauteuil, les flashés disent des non-flashés qu'ils ne « fonctionnent pas bien du tout », A. Durieux demande au docteur Valois de « réparer » sa femme après s'être entendu dire par son collègue, rival et ami Marc Lebel que celui-ci ne pouvait même pas le détester car « on ne déteste pas une machine ».

L'animalisation touche à la fois les flashés et les non flashés, mais dont on devine aisément qu'ils y seront bientôt candidats. Le client stressé à qui Alain Durieux vend une police d'assurance est un « gros insecte, pris au piège, qui bourdonnait ». Le chimpanzé Charles, tout premier flashé, est présenté par Sophie comme un voisin parmi d'autres dans l'hôpital qu'elle avait fréquenté suite à une dépression avec boulimie. Notons au passage que le darwinisme et l'idée de sélection naturelle sont omniprésents dans le film. La plus marquante de ces allusions à l'animalité des personnages est peut-être celle qui clôt le film. A l'issue d'un rapport sexuel à la froideur mécanique, Alain Durieux dit à son épouse cette phrase : « On est bien hein ?¹ Comme des bêtes... ».

Ce retour à l'état de Nature pousse également les personnages à rejeter la Culture. Dans une scène forte, où le docteur Valois avant de se flasher lui-même détruit tout ce qui a constitué son existence avant son invention, on le voit détruire ou jeter successivement des reproductions de tableaux (Bacon), ses livres favoris (Kafka, Proust, Dostoïevski, Miller, la Bible, dont il lit un passage, tiré de l'Écclésiaste et consacré à la vanité avant de s'emporter contre le pessimisme du texte) et ses disques vinyles (Bach, Beethoven, Verdi, Wagner, Stravinski).

Voilà qui nous permet d'approcher ce pourquoi il n'y a pas en définitive dans ce film d'individus autonomes, du moins à sa conclusion. Les flashés ne sont pas autonomes dans un monde de culture qu'ils transmettront par la mémoire ou la parole, mais *autologues* (Foray, 2016b, p. 28), mus par leur logique propre, quasi clanique, en rupture totale avec le monde qui les entoure, et seul peut mettre fin au cycle de la violence qu'ils provoquent ou commettent insidieusement le fait que tous rejoignent leur propre mode de fonctionnement.

A tout problème, il n'y a plus une pluralité de solutions raisonnables, mais une et une seule échappatoire, prononcée de très nombreuses fois au cours du film : « tu devrais voir le docteur Valois ». Et à l'issue de ce processus, l'être que le médecin lui-même définit comme « un monstre sympathique, mais un monstre quand même ». Plus un sujet humain ou une personne humaine, en tout cas, « avènement d'une humanité nouvelle qui saura vivre naturellement dans le bonheur ».

2.3. Entre domination charismatique et tutelle bienveillante

Toute la complexité du personnage du docteur Valois est que ses intentions semblent constamment louables, empruntées d'une réelle volonté de soulager son prochain. Il se présente lui-même comme l'« homme qui voulait guérir l'humanité de son angoisse »². Cette phrase, prononcée alors qu'il traverse une courte mais intense période de culpabilité envers ce qu'il a créé, laisse cependant entrevoir une autre caractéristique de sa personnalité : ses ambitions sont démesurées. La découverte de son étrange charisme au fil du récit repose pour beaucoup sur cette tension permanente entre une profonde humanité et gentillesse projetées à chaque fois ou presque qu'il s'adresse à autrui, et l'ampleur de déshumanisation du projet qu'il porte. Aussi tous ceux qui l'entourent semblent soumis tantôt à son charme tantôt à sa science, à l'exception notable du vétérinaire qui prend en charge le groupe de singes détruits par les expériences de flashage et déclare lui abandonner les hommes mais vouloir protéger ses primates.

L'irruption du docteur Valois et de sa thérapie dans la vie de ces êtres fatigués d'êtres eux-mêmes et de la vie qu'ils mènent suggère une référence à A. De Tocqueville. Ce dernier, réfléchissant sur ce qui attendait les hommes au terme du processus d'égalisation et de démocratisation, affirmait ne pas craindre les tyrans mais plutôt les tuteurs, bienveillants qui plus est. Il écrit :

« Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas; (...). Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. (...) il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs (...) que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ? (...) il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre; (...) renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. L'égalité a préparé les hommes à toutes ces choses : elle les a disposés à (...) les regarder comme un bienfait. » (1981, pp. 385-386).

Certes, le docteur Valois n'est pas un pouvoir politique, mais il représente une institution, l'hôpital, qui elle est régie par un pouvoir politique. De plus, sa décoration et d'une certaine manière sa « récupération » par le pouvoir à la fin du film est intéressante. Le pouvoir économique et social n'est pas en reste, incarné par le PDG de la Mutuelle Vie, M. Rousseau (qui est d'ailleurs également maire et décore Pierre Valois

« au nom du président de la République »), qui perçoit rapidement ce qu'une équipe de vendeurs flashés peut lui rapporter sans avoir à recourir à ses méthodes de domination habituelle et revendiquée (espionnage constant, pressions psychologiques, monter les employés les uns contre les autres par une compétition permanente). Peu avant son flashage, le docteur Valois l'empoigne d'ailleurs en lui disant « c'est pour des salauds dans votre genre que j'aurais travaillé ? », révolte de courte durée, il semble peu après s'y résoudre. Notons que le personnage de M. Rousseau est le seul non flashé qui ne perd jamais son calme au cours du film.

Mais avant tout, c'est le parallèle entre ce qu'est l'existence des flashés et l'existence que décrit Tocqueville sous la tutelle de cette domination bienveillante qui prête à réfléchir. Plus encore, si le docteur Valois reçoit indubitablement certaines « rentes » de son succès, chacun perçoit ce qu'il a donné comme supérieur à ce qu'il a reçu. Au charisme évoqué au début de cette sous-partie s'ajoute celui, quasi hagiographique, de bienfaiteur. Aussi peu de paroles de ses patients à son endroit ne comportent pas la formule « vous nous avez tellement aidé » ou « vous avez tant fait pour nous ».

On pourrait également voir dans les flashés une forme de secte et en le docteur Valois une forme de gourou, de prophète, que A. Kojève (2004, p. 68) rapproche de l'autorité du Chef, du leader autoritaire. La scène où les flashés font spontanément cercle autour de lui, frappant des mains en rythme, regard fixe, chaque femme l'entraînant successivement dans une valse de plus en plus rapide et tout, mouvement, musique, bruit et sourire s'arrêtant au premier de ses ordres suggère une telle interprétation.

Enfin, de ce groupe, déshumanisé, désobjectivé, animalisé, le docteur Pierre Valois devient en quelque sorte le « mâle Alpha ». Ce rapprochement entre la domination virile et les relations entre les personnages est plusieurs fois suggéré. Le groupe de singes sujets des expériences de départ sur le flashage a changé de mâle dominant au profit du premier flashé, le docteur Valois apparaît pour la première fois à l'écran en blouse blanche sur fond de son nom crié lors d'un rapport sexuel par la femme d'A. Durieux, que désormais ils partagent. Par opposition, Jeanne, l'épouse en question, ne manifeste pour ainsi dire aucun plaisir et aucune émotion lors de ses rapports avec son mari. Des intentions « louables » du Docteur Valois au départ de son projet de recherche, toute la structure du scénario présente un éloignement constant au profit d'une domination toujours plus absolue, par le savoir, la reconnaissance, la position sociale, la fortune, le charisme, la virilité. Au terme du film, le docteur Valois « fait autorité » de manière totale, il domine dans tous les domaines.

Clin d'œil, volontaire ou non³, à la pédagogie noire étudiée par A. Miller, l'autoritarisme appliqué à l'éducation, Alain Durieux poursuivant sa femme pour la flasher de force avec l'aide du docteur lui répète *C'est pour ton bien*, titre d'un des ouvrages les plus importants de cette penseuse.

3. L'autorité bienveillante : accompagner l'autonomie du sujet

Ce qui précède permet, *a contrario*, de présenter quelques traits de l'autorité bienveillante telle que je la conçois dans mes travaux.

3.1. Modestie des objectifs

J'ai souligné ci-avant la démesure des ambitions d'Alain Durieux comme de Pierre Valois. Celui qui occupe la place d'autorité dans un contexte démocratique et contemporain doit en premier lieu se garder de proclamer ou de se fixer des objectifs démesurés. A claironner que l'autorité peut tout, le risque est soit qu'elle se mette en marche derrière son clairon et devienne une domination autoritaire, soit que la déception provoque l'abatement et le rejet des responsabilités. L'impératif de modestie pour qui prétend accompagner l'accession d'un sujet à l'autonomie a été soulignée par P. Foray (2016b, pp. 148, 170-171).

L'autorité, fut-elle bienveillante, est avant tout une humilité. Une intelligence de ses insuffisances est indispensable. Elle ne peut pas tout, elle ne résout pas tout, elle n'est pas le *deus ex machina* des problématiques sociales, politiques, éducatives actuelles ou à venir. Pire, à méconnaître, ne serait-ce que partiellement et par omission, cette limitation, elle se transforme en menace pour tous les équilibres qu'elle cherche. Un garde-fou, une fois de plus, est dans la mémoire. On sait, historiquement, où a conduit le glissement de l'autorité dans le champ du pouvoir, qui conduit à l'autoritarisme et donc à la négation même de l'autorité. On sait pareillement ce que porter à son paroxysme le modèle de domination légale rationnelle de M. Weber (2003) peut engendrer, et le chemin commence à être parcouru sitôt que l'autorité se confond avec le droit. Autorité, pouvoir et droit sont à la fois, selon nous, irrémédiablement liés et immiscibles. L'autorité augmente les effets concrets du pouvoir et du droit, mais elle n'est ni l'un ni l'autre en elle-même. Cette démarche appelle cependant une vigilance, qui tout à la fois clôturera la partie et recoupera la préoccupation l'ayant ouverte : la nécessité d'une humilité consciente et comprise quant à ses possibilités. Car si l'*auctoritas* n'est ni *potestas* (pouvoir, puissance) ni *lex* (loi), elle n'est pas non plus *impero* (commandement), et doit le savoir. Plus qu'un conseil et moins qu'un ordre, disait Mommsen (Arendt, 1972). L'autorité bienveillante n'échappe pas à cette règle. Il n'y a pas de lien automatique entre le compte tenu ou non du conseil donné, et l'accession ou non à ce qui est visé par celui auquel le conseil est adressé.

La dimension du droit est moins présente dans ce film, mais le pouvoir peut être rapproché des développements d'A. Renaut (2004, pp. 244-249) sur l'autorité médicale, qu'incarne ici le docteur Valois, et la possibilité de détenir un jour le « vrai pouvoir de guérir ». Si la santé doit être comprise comme « État complet de bien-être physique, mental et social ne se caractérisant pas uniquement par l'absence de maladie ou d'infirmité » (p. 244) alors Pierre Valois possède avec le flashage un pouvoir quasi thaumaturgique et absolu, que même le handicap final d'Alain Durieux ne semble

pas remettre en cause. Or l'autorité, d'Auguste (à Rome) aux développements contemporains de ses essences, n'est pas le pouvoir absolu, au contraire.

3.2. La conscience de la banalité du mal

Il semble que l'histoire philosophique de l'autorité ait été profondément marquée par le travail de mémoire et de compréhension de la Shoah. G. Guillot (2006, pp. 36-37) y souscrit implicitement dans son ouvrage lorsqu'il lie les préoccupations de S. Milgram et T. Adorno dans leurs travaux sur l'autoritarisme⁴ à celles d'H. Arendt (1972, p. 108) tout au long de sa vie, ce que souligne aussi P. Ricoeur : « comment tout cela a-t-il été possible ? » (1995, p. 165). Une réponse, en appui sur les travaux précités, est donnée sous forme synthétique par G. Guillot : « le mal devient banal quand on se soumet à une autorité » (p. 36), formule empruntant au concept arendtien de banalité du mal. Or, dans la pensée de H. Arendt, le propre de l'idéologie et tout particulièrement d'une idéologie totalitaire ou autoritaire est de croire que le Mal ne peut pas être dans l'Homme, qu'il se trouve donc soit chez l'Autre-homme, ou le Non-homme, le Sous-homme, soit dans un mode de domination sociale dans le cadre du totalitarisme communiste. Il est donc possible de détruire la Mal à condition d'aller « au bout » d'un processus historique, qui comme le dit H. Arendt « ne peut mener qu'au paradis ou en enfer » (1972, p. 134). On ne peut vouloir éliminer définitivement le Mal que si on le considère comme non constitutif de l'existence humaine, le simple projet *Paradis pour tous* reviendrait alors à nier la subjectivité humaine ou du moins une partie de celle-ci. Il y a en cela une filiation entre *Paradis pour tous* et *Orange mécanique* de S. Kubrick, adapté d'un roman du linguiste A. Burgess qui désigne lui-même deux adversaires philosophiques qu'il vise par cette œuvre, le behaviorisme de B.F. Skinner et J.B. Watson⁵ et la remise en cause de la violence inscrite en l'Homme par la négation du péché originel⁶, élément dont A. Renaut (2002) fait un des pivots du changement du rapport à l'enfance et à l'autorité éducative.

Ma conviction ici est qu'une autorité bienveillante contemporaine ne peut faire l'économie de cette question. La bienveillance consiste à ne pas laisser le mal envahir tout l'espace mais aussi, dans une permanente dialectique de l'équilibre, à ne jamais se laisser envahir par la folle illusion de l'éradication du Mal à la racine. Celui qui occupe la place d'autorité éducative bienveillante doit refuser trois positions. Premièrement, penser l'enfant (ou le vulnérable) comme un être déchu par le péché originel (Renaut, 2002), et donc porteur d'un mal, qu'il faut extraire de force. Deuxièmement, penser l'enfant (ou le vulnérable) comme un être foncièrement bon, perverti par un extérieur à lui (la Société, l'Autre) car lui vouloir du bien serait alors se lancer dans une poursuite folle contre le Mal. Troisièmement, se désintéresser de la réalité présente du Mal, qui pourrait alors prospérer dans la vie de cet être vulnérable. L'hypothèque du Mal peut donc être levée à la condition d'admettre que l'enchaînement laborieux des demi-victoires et des équilibres précaires n'est pas un échec mais une condition

impérative du cantonnement de la bienveillance à une forme d'autorité éducative participant à l'émergence du sujet autonome. L'autorité bienveillante n'est pas le glaive du Bien contre le Mal mais peut être le bouclier du bien-être du sujet veillé contre un Mal toujours et pour toujours présent et regardé en face. Or les personnages du film *Paradis pour tous* semble être incapables d'admettre la demi-mesure. Ils sont donc mûrs pour l'autorité abandonnée ou l'autorité autoritaire (Guillot, 2006, p. 46).

Une illustration simple de ce principe : les flashés développent dans le film un véritable hygiénisme, une obsession du rangement et de l'apparence. Les non-flashés, en particulier Marc Lebel, s'enfoncent peu à peu dans la négligence, l'alcool, fument beaucoup. Nulle part de place pour la modération, la conscience des dangers sans sclérose totale ou rejet complet de ce qui peut présenter un risque. Or en définitive être soumis à son hygiénisme ou dépendant à ses addictions sont deux formes d'hétéronomies, bien que la première soit sans doute moins nocive que la seconde pour l'organisme.

3.3. L'éthique de l'accompagnateur bienveillant

Ce qui précède pose la question de l'éthique, dont la plupart des personnages du film semble singulièrement dépourvue. Le propos n'est pas ici de déployer l'ensemble d'une réflexion sur l'éthique de l'autorité contemporaine mais d'en extraire les points saillants quant au contenu du film analysé. Occuper la place d'autorité dans le monde contemporain, c'est être un individu étant lui-même soumis aux enjeux contradictoires (autonomie et vulnérabilité, liberté et dépendance ...) mais ayant accédé dans l'obtention répétée d'équilibres à une autonomie relative. Nous pourrions dire s'aider soi-même, à condition de disposer des outils nécessaires et d'en avoir acquis la maîtrise relative. Il va de soi que cela ne résout pas tout, et qu'il ne peut sur cette voie y avoir que des succès relatifs, des accompagnateurs « suffisamment bons » (Foray, 2016b, pp. 76-77), des équilibres précaires. L'autorité est un rapport humain, avec tout ce que cela comporte de potentialités et de risques.

Le positionnement éthique de l'accompagnateur bienveillant nous semble devoir être pensé à hauteur d'homme, sans dénigrement ni surévaluation de principe quant à ce que pourrait être cette hauteur. L'homme contemporain, sans aucun jugement une nouvelle fois, nous semble tenir plus d'un subtil entrelacement de courbes que d'un vecteur droit et uniforme. Il se peut que cela soit à la fois sa richesse et sa faiblesse. Philosophier sur la condition humaine semble imposer souplesse, adaptation et nuance, une complexité admise de l'objet. Or pour les flashés, « tout est simple, droit, doux ».

Cela, outre l'humilité, impose de distinguer l'accompagnement et le sacerdoce sacrificiel. Le docteur Valois se présente comme « un pauvre célibataire qui n'a jamais eu le temps de s'occuper de lui-même » or il me semble que la première bienveillance pour pouvoir occuper sereinement une place d'autorité bienveillance est une

exigence envers soi-même d'aller suffisamment bien pour faire face de manière durable (Revault d'Allones, 2006) et responsable. Car l'éthique de l'accompagnateur bienveillant est également une éthique de la responsabilité (Jonas, 1990). Lorsqu'il se flashe, scène évoquée plus haut, le docteur Valois le fait pour fuir ses responsabilités, il passe brutalement de vouloir tout assumer à ne plus vouloir rien assumer, preuve de plus de l'absence d'équilibres dans ce film.

Conclusion

On pourrait objecter au terme de ce développement que brosser par avance un portrait aussi noir et dérangeant de ce que n'est pas l'autorité bienveillante vise à emporter par avance l'approbation au moment de définir ce qu'elle peut être, ce que je viens de faire ici. Il s'agit certes d'un risque mais il m'a paru justifiable de le courir pour deux raisons.

La première m'est donnée par H. Jonas qui écrit :

« la reconnaissance du malum nous est infiniment plus facile que celle du bonum (...) Nous savons beaucoup plus tôt ce dont nous ne voulons pas que ce que nous voulons. (...) [Nous devons] consulter nos craintes préalablement à nos désirs, afin de déterminer ce qui nous tient réellement à cœur; et même si ce que nous craignons le plus n'est pas nécessairement ce qui est le plus à craindre et que son contraire est, moins nécessairement encore, le bien suprême (qui peut au contraire être entièrement indépendant de l'opposition à un mal), donc bien que l'heuristique de la peur ne soit certainement pas le dernier mot dans la quête du bien, elle est pourtant un premier mot extrêmement utile et sa capacité devrait être pleinement exploitée dans un secteur où si peu de mots nous sont accordés sans avoir été cherchés » (1990, pp. 66-67).

Prononcer ce premier mot n'était donc pas une simple facilité mais bien l'introduction d'une responsabilité de dire, fut-ce partiellement, les suivants.

La seconde est que la fonction cathartique, faire naître chez le spectateur terreur et pitié pour prévenir contre le Mal, est au cœur même de la tragédie, et que l'œuvre étudiée semble en réinvestir certains codes. Approcher l'objectivité ne serait alors pas de nier ce fait qui structure l'ensemble du récit, mais au contraire d'en expliciter certains modes et messages, ce que j'ai tenté de faire ici.

On pourrait aussi discuter le lien entre philosophie de l'éducation et un tel objet. Il semble cependant que l'approche philosophique du concept d'autorité, et à plus forte raison sa redéfinition contemporaine dans un contexte démocratique, impose de puiser dans la philosophie politique. Comme l'écrit M. Gauchet (2017), après le « second moment des droits de l'homme », le même principe de légitimité se diffuse au politique et à l'éducatif. Ce principe premier de légitimité, dont les autres dérivent, consiste dans les droits fondamentaux d'individus également libres.

On pourrait enfin objecter qu'il y a loin entre un message porté par un film et l'imprégnation stricto sensu dans la mémoire de chaque spectateur. Assurément,

mais nier toute possibilité de portée du message, en articulation avec d'autres sources, n'est pas plus rigoureux. Aborder un concept sans tenir compte des représentations initiales que la fiction a pu faire naître chez les individus contemporains, par le biais d'intercesseurs culturels privilégiés comme le cinéma complique assurément l'approche et le travail herméneutique.

Notes

- 1 Formule rituelle des flashés par laquelle ils se reconnaissent entre eux, Alain rencontre ainsi Sophie (jouée par J. Goupil, la *Marie-poupée* de J. Séria, ce qui donne une redondance certaine au message) et Jeanne comprend que le docteur Valois s'est flashé en l'entendant.
- 2 Ce passage entre en résonance avec l'interview avant-flash d'A. Durieux, qui déclare : « à vingt ans un type voulait être un grand avocat pour défendre les malheureux contre l'injustice, à trente ans il essaie de fourguer des assurances à ces malheureux, en les arnaquant plus ou moins ».
- 3 L'ouvrage ayant été publié avant la sortie du film (1980) mais traduit après (1985).
- 4 Auxquels on pourrait ajouter les travaux d'A. Miller sur l'impact de la pédagogie noire sur l'enfance des dirigeants nazis.
- 5 <http://www.sparknotes.com/lit/clockworkorange/context.html>, consulté le 07 juillet 2017.
- 6 <http://www.johncoulthart.com/feuilleton/2007/01/23/juice-from-a-clockwork-orange/>, consulté le 07 juillet 2017.

Bibliographie

- Arendt, H. (1972). *La crise de la culture*. Gallimard.
- Bauman, Z. (2013). *La vie liquide*. Arthème Fayard/Pluriel.
- Blais, M., Gauchet, M., & Ottavi, D. (2008). *Conditions de l'éducation*. Stock.
- Bruchon, Y. (2013). *Handicap et citoyenneté*. Paris: L'Harmattan.
- Ehrenberg, A. (1998). *La Fatigue d'être soi; Dépression et société*. Odile Jacob.
- Foray, P. (2001). « Hannah Arendt, l'éducation et la question du monde », *Le Télémaque*, n° 19, p. 79-101.
- Foray, P. (2016a). La description de l'expérience comme objet et méthode de la philosophie de l'éducation, *Le Télémaque* (N° 50), p. 67-72.
- Foray, P. (2016b). *Devenir autonome, apprendre à se diriger soi-même*. Paris : ESF.
- Gueguen, C. (2014). *Pour une enfance heureuse*. Robert Laffont.
- Guillot, G. (2006). *L'autorité en éducation*. Paris: ESF.
- Jonas, H. (1990). *Le Principe reponsabilité*. Les Editions du cerf.
- Kojève, A. (2004). *La notion de l'autorité*. Gallimard.
- Mendel, G. (2003). *Une histoire de l'autorité. Permanences et variations*. Paris: La Découverte.
- Naccache, L. (2014). Neurosciences et sciences humaines : une relation à inventer. *Cités* (n°60), pp. 17-27.
- Reboul, O. (2001). *La philosophie de l'éducation (9ème édition)*. Presses Universitaires de France.
- Renaut, A. (2004). *La fin de l'autorité*. Flammarion.
- Revault d'Allonnes, M. (2006). *Le pouvoir des commencements, essai sur l'autorité*. Seuil.

Ricoeur, P. (1995). *La critique et la conviction*. Calmann-Lévy.

Robbes, B. (2010). *L'autorité éducative dans la classe*. ESF.

Tocqueville, A. d. (1981). *De la Démocratie en Amérique (tome 2)*. Paris: Garnier Flammarion .

Weber, M. (2003). *Economie et société*. Pocket.